

Péril du procédé *La lectrice* de Michel Deville

Thierry Horguelin

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Horguelin, T. (1988). Compte rendu de [Péril du procédé / *La lectrice* de Michel Deville]. *24 images*, (41), 78–78.

LA LECTRICE

de Michel Deville

Péril du procédé

par Thierry Horguelin

La *lectrice*, après *Le paltoquet* et *Péril en la demeure* parachève le système Deville. Le talent, l'audace, le brio dont le consensus crédite le cinéaste, ne s'y exposent jamais à un danger quelconque, au risque, par exemple, d'être mis en défaut; ils s'y exhibent. L'auteur est devenu son meilleur promoteur. Il n'en finit pas de s'admirer d'être aussi fin, aussi cultivé, aussi intelligent, et de savoir agencer avec une telle maestria des mécaniques téléphonées dont il tire les ficelles en coulisses, avec une longueur d'avance sur tout le monde.

À l'instar de Robert Altman, de Bertrand Tavernier et de tant d'autres, Michel Deville s'accorde tous les privilèges de la maîtrise. Tout dans son univers est soumis à la loi de celui qui sait tout et n'est dupe de rien, ni du sujet qu'il traite ni de ses personnages; et tout y porte la marque assez sottise de cette présomption. L'agacement et l'ennui à peu près uniformes que distillent ses derniers films ne viennent pas d'ailleurs. Le cinéma de Deville prévient toutes les objections et s'entoure de toutes les garanties. Il est protégé par quelque bout qu'on le prenne. Du coup, il se paie le luxe d'être à la fois trop plein et désespérément vide. Rien ne doit s'y perdre et, par conséquent, rien ne doit échapper à l'oeil du maître. Chaque film s'abîme dans la répétition du même (cas-

limite: *Le paltoquet*) et cette monotonie est la condition nécessaire du contrôle: elle n'accumule que pour égaliser. Imparable méthode, qui opère en trois temps.

Deville s'offre, premier temps, le prestige de l'objet culturel. L'étalage des références, les clin d'oeil et les bons mots, outre qu'ils se maintiennent dans les limites du "chic" et du "bon goût", composent un catalogue immédiatement reconnaissable. L'allusion n'y dépasse jamais le niveau du Salon de Madame Verdurin. Certes, elle convoque les signifiants du libertinage et de la perversion, mais en les diluant soigneusement jusqu'à les rendre parfaitement inoffensifs. La stratégie est simple: il s'agit d'offrir toutes les apparences du scandaleux sans jamais choquer, de feindre de déranger sans enfreindre la bienséance. *La lectrice* peut loucher tant qu'elle peut vers le fantasme sadien du rituel et de la répétition, elle n'en offre qu'un succédané éventé et tout à fait digeste.

La mise en scène, deuxième temps, renchérit dans la même obstination. Elle déploie la panoplie des astuces et des trucs, toujours les mêmes, et coule chaque film dans une forme préétablie. Les plans tirés au cordeau, le vernis publicitaire, les mises en abymes laborieuses montrent bien que, encore une fois, rien ne doit déborder. Qu'un personnage fasse

mine de s'échapper et un panoramique le rattrape aussitôt, quand il ne le précède pas. Frappe surtout, dans ce défilé d'effets gratuits, l'ostentation avec laquelle s'affiche la plus maigre "audace formelle"—l'air de dire: "M'avez-vous vue?". Deville se regarde filmer comme d'autres s'écoutent parler. Pour être vaine, cette poudre aux yeux n'est pas sans emploi. Non seulement elle camoufle l'indigence du projet derrière un écran de fumée, mais encore, elle multiplie les appels du pied au spectateur, en lui faisant miroiter à bon compte les délices frelatés du second degré. Elle achève enfin, par un dernier tour d'érou, de boucler chaque film sur lui-même.

Peu importe alors que, prise au piège de l'autarcie, la mécanique tourne à vide, incapable d'engendrer autre chose qu'une indifférence polie envers les pantins qui s'agitent sur l'écran. Peu importe que les comédiens, préposés au supplément d'âme, soient les otages de films dépliant dont le cinéaste effeuille les pages avec une indifférence compassée. La tautologie paye et Deville, troisième temps, encaisse les dividendes. *La lectrice*, après *Eaux profondes*, *Péril...* et *Le paltoquet*, se donne comme objet brillant et lisse, si bien empaqueté qu'il devient inutile de défaire l'emballage. Elle fournit d'avance sa paraphrase et son commentaire, et cette convenance explique l'unanimité de l'enthousiasme.

L'agaçant, avec Deville, c'est qu'il veut gagner sur tous les tableaux. De là des films qui font mine de provoquer un public conquis d'avance. De là des films où les risques, bien minimes, sont toujours calculés et où la "spontanéité", la "fraîcheur", revendiquées à chaque plan, sont on ne peut plus fabriquées. Las, il y a longtemps que le charme et la modestie de *L'ours et la poupée* et d'*Adorable menteuse* ont disparu; ne restent plus que le confort et le repos de la satisfaction. ●

Patrick Chesnay et Miou-Miou. «Les apparences du scandaleux».



LA LECTRICE

France 1987 Ré.: Michel Deville. Scé.: Michel et Roseline Deville d'après le roman de Raymond Jean. Ph.: D. Le Rigoleur. Mont.: Raymonde Guyot. Mus.: Int.: Miou-Miou, Maria Casarès, Pierre Dux, Patrick Chesnay. 90 min. Couleur. Dist.: Alliance/Vivafilm.